

deux priaient pour William. Les heures du soir si douces autrefois—quand William les égayait,—étaient devenues douloureuses pour la jeune fille. . . . elle avait proposé à son père de les passer ensemble, devant Dieu ! . . . elle y reprenait du calme, de la force et de l'espérance.

## VI.

Une âme ne perd pas sa foi sans traverser un martyre. Lisez cette page où Joffroy décrit la nuit durant laquelle, descendant « de couche en couche vers le fond de sa conscience, » il découvrit qu'il ne croyait plus ! « Ce moment fut affreux, » dit-il, « et quand vers le matin je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une autre, sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée, qui venait de m'y exiler et que j'étais tenté de maudire. »

William avait passé par cette douleur. . . . il avait l'âme torturée. Et l'image de Marguerite, de Marguerite qu'il aimait et qu'il allait perdre, flottait sur les sombres nuages de son cœur ! Il avait des heures de désespoir ! des heures où il aurait voulu mourir !

Un jour le prêtre entra chez lui. William agité, morne et triste, emballait les uns à côté des autres tous les livres qui, durant ces trois mois, avaient fait sa nourriture et qui avaient empoisonné sa vie.

—Eh bien, William, que faites-vous là ?

—Je me prépare à vous renvoyer vos livres ; j'en ai mon souf de vos livres ; ils m'ont brisé ma foi ; ils ne m'ont pas donné la leur. . . . Je suis un misérable maintenant, sans foi, sans espérance et sans bonheur. Voilà ce que je fais ! . . . Ah ! me la rendez-vous, vous, cette foi que j'ai perdue ?

—William, vous faites bien, reprit le prêtre : je venais à vous pour vous le conseiller. Vous cherchez trop la lumière. . . . et vous ne la demandez pas assez ; vous étudiez trop et vous ne priez pas !

—Prier ! qui voulez-vous que je prie ?

Et dans son irritation amère, le malheureux William commença un long procès contre la Providence.

Le prêtre ne l'interrompit pas. . . . Plus le cœur du jeune homme se déchargeait, plus le calme y revenait et la bonne raison avec elle.

—William, promenons-nous, lui dit-il alors ; votre esprit a besoin de repos, l'air est doux, le ciel est pur, venez !

Et tous deux descendirent. Ils se promenèrent longtemps : le soir tombait, la fraîcheur de la nuit, les étoiles naissantes, le silence qui se faisait dans la ville, tout portait à l'abandon de

l'âme. Ils causaient doucement et William refaisait, avec une sincérité touchante, le relevé de ses doutes. . . . Le prêtre l'écoutait, sans répondre autrement que par des paroles de courage. Tout en marchant ainsi ils arrivèrent devant le porche d'une église.

—Entrons, dit le prêtre, vous priez, je prierai pour vous.

—Mais, qui voulez-vous que je prie ? demanda William.

—Dieu, mon cher ami. . . . Dieu tout simplement. . . . Croyez-vous qu'il n'ait pas pitié de vous : demandez-lui de vous faire voir clair, de vous donner la foi !

—Entrons, dit William.

William s'agenouilla sur nue chaise et mit son front dans ses deux mains.

## VII.

Quelques instants après, des pas et un frôlement de soie firent détourner la tête au prêtre. C'était Marguerite, c'était son vieux père qui venaient prier pour William.

William, absorbé dans ses pensées, n'entendit rien, mais Marguerite l'avait reconnu, et anxieuse, de loin, ses yeux interrogeaient le prêtre. . . . Il joignit les mains et la pauvre Marguerite comprit qu'il fallait prier !

Oh ! comme elle y mit son cœur, oh ! comme elle y mit toute son âme ! . . . O mon Dieu, comment, vous, vous si bon et si aimant, comment auriez-vous pu ne pas écouter cette âme !

Ce qui se passa dans le cœur de William nul ne le sait, hormis Dieu qui, goutte à goutte, y répandait sa grâce !

—William qu'avez-vous ? dit tout à coup le prêtre en entendant le pauvre jeune homme qui sanglotait.

—Priez, priez encore, lui répondit William, il me semble que je pourrai croire.

—Ah ! ce n'est plus moi qui prie pour vous. . . . regardez là, et lui montra Marguerite !

William eut un éblouissement : Marguerite lui apparaissait comme un ange, les yeux levés vers le tabernacle, les mains jointes devant sa poitrine. . . . elle pria ! !

Et soudain, oubliant le silence des temples : Marguerite, cria William, Marguerite, je crois ! je crois !

Deux mois après, le docteur William Robertson conduisait à l'autel de cette même église, Marguerite de Villers et la prenait devant Dieu pour son épouse.

C'est du jeune converti lui-même que je tiens tout ce que je viens de relater.

VICTOR VAN TRICHT, S. J.